LA STRUCTURE NARRATIVE DE RENART LE NOUVEL

Quelques précisions me paraissent indispensables avant d'aborder le fond même de ma communication.

J'avais d'abord envisagé d'étudier la traduction française du *Ludus super Anticlaudianus* d'Adam de la Bassée. La difficulté actuelle de se procurer aisément les photos des manuscrits d'une part et, d'autre part, l'existence d'une thèse – non publiée – soutenue aux États-Unis m'en a détourné. Aussi suis-je revenu à mes premières amours en choisissant de vous entretenir de *Renart le Nouvel*, ce qui n'est pas déplacé à Lille en Flandre où Jakemart Giélée a fini et signé son œuvre.

Les raisons qui m'ont poussé à vous parler de la structure de l'œuvre de Jakemart Giélée sont nombreuses. La principale est celle-ci : un peu par ma faute, la thèse principale que j'ai soutenue en 1956 est connue essentiellement par les allusions qu'y a faites Jacques Ribard dans son travail sur Jean de Condé [1] et surtout par l'utilisation que John Flinn a pu faire de ce que j'avais écrit, dans son propre livre [2] où il déclare dans la Préface : «Si mes vues coïncident souvent avec celles d'H. Roussel, sur plus d'un point important j'ai exprimé un avis bien différent» [3].

Vous savez tous, par expérience, qu'il est difficile de lire avec une sereine objectivité, les pages qu'un autre a écrites, sur un sujet où l'on croit avoir atteint honnêtement à une certitude relative, peut-être, mais aussi solidement étayée qu'il est possible. J'espère pourtant ne pas trop simplifier à mon tour la pensée de Flinn en disant que notre désaccord porte sur l'interprétation même de l'œuvre. Pour notre collègue canadien, les relations de Jakemart Giélée avec le chapitre de Saint-Pierre, avec Jean Makiel, clerc de Guy de Dampierre et protecteur indirect d'Adenet le Roi, ou avec Adam de la Bassée qui habitait la même rue que Jakemart Giélée, restent hypothétiques et l'on ne doit pas en tenir compte dans l'interprétation de l'œuvre. De plus (je cite) «Je ne suis plus de l'avis de Roussel quand il tend à soutenir que la satire des mœurs ecclésiastiques et l'anticléricalisme qui sont si marqués dans *Renart le Nouvel* font simplement partie intégrante de thèmes traditionnels et ne reflètent pas forcément la véritable pensée de Jakemart Giélée» [4].

Je n'insisterai pas ici sur ces lignes : j'ai publié, en collaboration avec Jean Trotin, un article intitulé : *Invective aux clercs et satire antécléricale* [5]. Jean Trotin prépare une thèse – déjà très avancée – sur la thématique dite anticléricale dans la littérature du Moyen-Age. Je crois qu'à nous deux nous avons pu établir que – au moins jusqu'au XIVème siècle – ce que l'on a souvent pris pour de la satire relève pour beaucoup de l'enseignement et souvent de la «correction fraternelle». Gautier de Châtillon et Adam de la Bassée peuvent être cités comme témoins. Et saint Pierre Damien lui aussi autant que saint Bernard.

En conclusion du chapitre qui dans ma thèse traite de «l'anticléricalisme» de Jakemart Giélée, j'avais écrit ce qui suit : «Plutôt que les méchants, Renart symbolise le mal lui-même. C'est, croyons-nous, dans cette symbolique et non pas dans la satire anticléricale qu'il faut, en définitive, chercher la signification de l'ensemble de l'œuvre, si l'on veut s'en faire une idée passablement exacte».

Mon interprétation de *Renart le Nouvel* ne se borne donc pas à rejeter la conception anticléricale traditionnelle. Il y a là peut-être simplement des nuances. Il y a sans doute plus, car, en tout état de cause, une partie de la thèse est consacrée à définir... cette symbolique et cela, J. Flinn l'a plutôt ignoré. Pourtant je croyais avoir assez bien montré comment elle explique la construction même de l'œuvre. Si j'ai été si mal compris, c'est sans doute pour une part de ma faute. Je confesse donc mon erreur. Mais l'aveu ne suffit pas à obtenir le pardon. Il faut aussi réparer. C'est à quoi je vais m'employer, en espérant vous donner et obtenir satisfaction.

*

A cause de mes premières intentions, j'ai gardé dans le titre de cette causerie le mot structure. Ce n'est pas certes pour sacrifier au goût du jour. Mon projet dès que j'eus décidé de vous parler de Jakemart Giélée avait été d'abord de passer *Renart le Nouvel* à la toise des méthodes modernes appliquées aux techniques narratives. Mais divers essais n'ont pas abouti. Je ne sais, si, en définitive, c'est moi qui manque du talent nécessaire pour bien utiliser ces méthodes, si ce qui est conçu pour des contes brefs ne peut s'appliquer à une

œuvre plus complexe même quand elle semble faite de contes juxtaposés les uns aux autres ou si le *Roman de Renart* dans son ensemble est devenu tellement anthropomorphique qu'on ne songe plus à en voir le caractère merveilleux, oubliant que des animaux qui parlent ce n'est pas tout à fait naturel et quotidien. Peut-être quelqu'un reprendra-t-il un jour ce sujet qui mérite réflexion. En attendant c'est néanmoins de l'organisation de *Renart le Nouvel* que je vais vous entretenir en essayant de montrer que la construction même de l'œuvre s'explique par les intentions profondes de Jakemart Giélée et vice-versa.

Il est facile de constater que le poète lillois veut enseigner : les deux prologues – un par livre – nous le disent clairement. Dès le 1er vers nous savons que Jakemart a une haute conscience de sa mission.

Qui le bien set dire le doit (v. 1)

ce qui justifie la conclusion du 1er prologue

Et pour che que tant monteplie
Renars, me plaist que vous en die
Une branche ou pluseur porront
Prendre essample s'en aus sens ont (v. 37-40).

(Ce n'est pas trop s'avancer que de rappeler les liens existant entre le sermon et le mot exemple ; l'on évoquera aussi les multiples significations de *sens* parmi lesquelles on trouve intelligence mais également aptitude à comprendre ce qui a un sens caché).

Comme il est impossible de résumer ici les quelque 8 000 vers de *Renart le Nouvel*, je me contenterai de montrer d'abord comment le déroulement même du premier livre se fait en fonction de l'intention profonde de l'auteur.

La présentation des protagonistes reprend un schéma traditionnel dans les romans et dans de multiples branches de Renart. Les héros y ont leur nom traditionnel. Mais la femme du roi Noble s'appelle ici dame Orghilleuse. La connotation moralisatrice est donc dès l'abord beaucoup plus nette que dans le plus traditionnel «dame Fière», et surtout ce nom permet d'introduire un personnage qui joue un rôle très important dans le premier livre et seulement dans ce livre : Orgueilleus. Celui-ci d'ailleurs va prendre très vite son véritable nom : Orgueil. Nous voilà dès le début du roman, bien engagés sur le chemin de la moralisation.

La volonté de Jakemart Giélée d'élever le récit traditionnel des contes d'animaux à la dignité d'exemple symbolique apparaît plus nette encore dans la scène de l'adoubement, épisode qui suit

ce catalogue de personnages. Orgueil, dont le nom désormais indique bien la véritable identité, est armé chevalier par Noble. Celui-ci revêt son fils des armes symboliques envoyées de l'Enfer par Proserpine, amante d'Orgueil. L'alliance avec les héros traditionnels du roman, Ysengrin et Renart, est marquée, elle aussi, par le fait que l'un et l'autre chaussent à Orgueil chacun un éperon.

Suivant les données de la tradition, le récit se poursuit par un tournoi. La victoire y revient à Lionneau, le 3ème fils de Noble, le plus jeune, et le plus beau. Orgueil qui est l'aîné en conçoit jalousie. L'Envie, péché capital, intervient donc comme un autre ressort de l'action. En même temps, le souci de se venger pousse le fils du roi à faire alliance avec Renart et à tramer avec lui un complot contre les fils d'Ysengrin qui l'ont empêché d'emporter la victoire.

Désormais Renart est devenu l'instrument du mal. Ses armes, malice, tricherie, boidie, sont celles du trompeur tandis qu'Orgueil porte bannière d'outrage, de fierté, d'outrecuidie, et Ysengrin armoiries de larrecin, de vol et de meurtre. La trame du récit traditionnel réapparaît avec la mort de Primaut et une très grave blessure d'Ysengrin. Renart prend la fuite en compagnie d'Orgueil et, suivant la tradition, se réfugie à Maupertuis, devenu repaire de la haine et la trahison. L'assaut donné à Maupertuis reste aussi dans la ligne des sièges anthropomorphisés. Mais, Jakemart Giélée y ajoute très vite des données symboliques. Au cours de l'attaque du camp de Noble. Orgueil devient prisonnier volontaire de Renart tandis que Roussel, fils de Renart, qui apparaît ici pour la première fois, est capturé par le roi Noble.

L'action se trouve ainsi relancée dans deux directions. D'abord, c'est la direction purement allégorique et symbolique, avec la description de la maison de Renart, refuge des vices traditionnels chez le Goupil, mais aussi demeure des six péchés capitaux autres qu'Orgueil. Celui-ci est couronné roi du monde. C'est juste au milieu et comme au sommet du premier livre qu'est faite l'évocation de cette royauté. L'auteur attache, à coup sûr, une très grande importance à ce développement puisque son «sermon» se déroule paré des ornements et artifices verbaux des rimes équivoquées ou grammaticales sur le mot monde, à la fois nom et adjectif. Nous y apprenons que par les péchés capitaux, Orgueil en tête, clergé, princes, comtes et rois sont prisonniers du péché et que les petits ne valent pas mieux.

Tout est li mons si enmondés
N'en savons nul i soit mondés (v. 1257-1258).

Pourtant, la victoire n'est pas complète, et la bande va aller guerroyer encore, conduite par Orgueil. Mais Jakemart Giélée a confiance en la prière pour sauver l'homme.

On aurait pu peut-être s'arrêter là. D'un certain point de vue, l'essentiel a été dit sur la corruption de l'humanité. Mais Jakemart Giélée, en conteur adroit qu'il est, avait déjà préparé la relance de son histoire dans une seconde direction. Au vers 1376, il avait dit à ses barons que les nouvelles étaient «laides et belles». Belles, nous en savons la raison : Renart bénéficie du triomphe d'Orgueil qu'il a bien aidé. Laides : on nous l'a dit précisément :

Laides, je suis chi enserrés
et li miens fius emprisonnés
la fors entre mes ennemis (v. 1379-81)

C'était laisser la porte à une continuation du récit : on n'imagine pas une branche de Renart où le fils du héros reste prisonnier. Il va donc falloir délivrer Roussel. Et ce sera l'épisode, inspiré sans doute du *Couronnement de Renart* où le goupil déguisé en frère mineur délivre son fils en feignant de le confesser. Orgueil a disparu, parti à la conquête du vaste monde. Il est rentré, si j'ose dire, dans le cadre de la théologie morale traditionnelle, on ne s'occupera plus de lui.

Mais, Renart va continuer ses ravages, tout au long du récit où il est parfois plus difficile de distinguer les intentions du poète. Une chose est indéniable. Dorénavant, la lutte va opposer essentiellement Noble à Renart. C'est apparemment en revenir à une tradition un peu usée. Mais Noble – nous le saurons nettement plus tard – [6] c'est en réalité l'homme lui-même. Ainsi, la suite du premier livre veut montrer comment notre faiblesse en définitive admise, sinon voulue, par nous, fait de nous les victimes d'un Renart déjà fort tentateur même s'il n'est pas encore tout à fait le démon.

Peut-être Jakemart Giélée se montre-t-il maladroit en revenant à un récit moins anthropomorphique. Les animaux combattent si l'on peut dire au naturel, sans être encombrés d'armures de chevaliers et encore moins d'armes symboliques. Et Flinn écrit à ce sujet : «l'abandon abrupt de l'anthropomorphisme, rendant aux chevaliers féodaux leur nature originelle contribue à augmenter le sentiment de confusion et d'incohérence qui se dégage parfois de ce premier livre» [7]. L'appréciation est un peu sévère. On peut

en effet faire valoir pour défendre Jakemart Giélée que l'épisode n'est pas très étendu (du vers 1820 au vers 1944 pour l'ensemble, la partie strictement «animale» se terminant d'ailleurs au vers 1896), que c'est un retour à la tradition et qu'enfin *Renart le Nouvel* peut aussi être étudié comme une sorte de pot-pourri volontaire de thèmes et de procédés relevant de divers genres littéraires.

En tout cas l'assaut de Maupertuis met les deux adversaires à égalité. Momentanément du moins, car Renart emportera un nouveau triomphe, occasion pour notre poète moraliste de donner à partir des faits qu'il raconte, une nouvelle leçon de morale ornée d'un commentaire très précis. A l'avarice du roi qui a accepté la trêve proposée par Renart, et qui diminue la solde des combattants il oppose la générosité du goupil. C'est évidemment l'occasion d'un développement assez traditionnel sur la largesse et sur la nécessité de ne pas écouter les mauvais conseillers comme Ysengrin, surtout quand ils sont de basse extraction. C'est aussi la possibilité de relancer l'action dans le sens qui va être désormais celui de *Renart le Nouvel* tout entier, l'extension progressive du pouvoir maléfique de Renart.

Car Renart reçoit un double renfort. Les soldats qui ont abandonné le roi Noble sont passés sous sa bannière à lui. En même temps, la renommée a attiré à Maupertuis les monstres d'Orient, dragons, basilic, qui sont tous «fort, puissant, hardi», mais surtout pleins d'orgueil.

La force des troupes de Renart enivrées par l'espoir du pillage, l'habileté du goupil en matière de diplomatie, la peur du roi, tous ces éléments concourent à faire reculer la guerre au prix d'ailleurs d'un retournement assez traditionnel. Renart s'humilie devant le roi Noble ; il obtient ainsi son pardon et prend avantage sur ses ennemis. Il va jusqu'à penser «si porroie estre rois et mes ennemis mout grever» [8]. C'est là sans doute un souvenir de la *Branche XI* que Jakemart Giélée devait bien connaître, un souvenir aussi du *Couronnement de Renart*.

La paix assurée réjouit tout le monde. On rentre à Maupertuis où ont lieu les fêtes qui marquent la réconciliation générale. C'est le premier triomphe de Renart. Il a lieu à Maupertuis. Le second se déroulera dans des conditions identiques, avec les mêmes chants qui évoquent les mondanités et les danses que condamnaient les sévères moralistes du temps, mais c'est à Passe-Orgueil. Et le troisième triomphe, l'apothéose finale, se passera en un lieu

difficile à préciser. Est-ce à Maupertuis, est-ce plutôt à Rome où Renart s'est rendu au concile, on ne le devine guère. Mais le goupil montera sur la Roue de Fortune dont le blocage marque le triomphe définitif de la renardie.

On a parfois suggéré, voire affirmé, que Jakemart Giélée aurait repris son œuvre, sans grande nécessité, pour lui ajouter un nouveau livre à cause du succès fait au premier. Historiquement on n'en sait rien. Mais la structure du récit donne à penser que c'est fort peu vraisemblable. En effet, si le premier livre est consacré essentiellement à une mise en garde contre Orgueil et le Monde, le second va d'abord montrer comment à la vraie Charité qui est Amour et Amour de Dieu, s'oppose l'amour selon la chair qui est source de péché. L'auteur le dit sans ambages dans le prologue de ce deuxième livre :

> Amours et Carités et Dieus
> Est une cose, s'est grans dieus
> Quant entre nous falons a mours
> Que n'avons parfaites amours (v. 2591-94).

Renart va, cette fois, étendre son pouvoir en donnant l'exemple des amours illégitimes et adultères. Et cela Jakemart Giélée l'avait annoncé dès la fin du livre en rappelant les amours bien traditionnelles de Renart avec la louve et avec la lionne.

> Apres la reïne canta
> Renars, qui de fin cuer l'ama (v. 2550-51).

> Apres Renart canta Hersens
> Qui de jalousie ot sen sens
> Desvoiiet, che rondet joli (v. 2554-55).

Le second livre verra le développement et l'élargissement du thème.

Il serait trop long de montrer ici par le détail comment l'articulation même du récit fait progresser l'action, en menant Renart à la victoire, après lui avoir assuré des succès et des alliés, le tout avec une intention moralisatrice et symbolique très apparente. La construction assez savante est très différente de ce que l'on trouve dans les branches plus simplement narratives. Que l'on compare, par exemple, les 2500 vers de ce premier livre avec la *Branche XI*. Celle-ci, au moins dans son début, est une simple juxtaposition de récits opposant Renart successivement à Ysengrin, à Ronel le mâtin, à deux escouffles dont Renart mange les petits. Puis viennent l'épisode du chevalier qui emporte Renart, la rencontre avec un moineau dont Renart mange les enfants, etc, etc. Certes, il y a toujours un ou deux vers de transition qui font passer

aisément d'un épisode à l'autre, mais il n'y a pas de construction autre que linéaire.

Toute différente et combien plus adroite apparaît la technique de Jakemart Giélée. Mais quel tissu en définitive l'habileté du poète lui a-t-elle permis de réaliser dans l'ensemble de son œuvre ? Je voudrais rapidement l'exposer, en utilisant la suite du texte où la construction n'est pas moins solide. La démonstration de détail est facile mais je n'ai pas le loisir de la faire ici et je m'appuierai sur des résultats acquis d'autre part.

Le premier livre avait donc mis en relief le rôle d'Orgueil et des divers péchés capitaux. Le second livre insiste sur ce qu'il est coutume d'appeler les mœurs ; « faloir a mours » c'est ne pas respecter la morale surtout dans le domaine de la chair.

Sudre s'était autrefois un peu étonné de voir Jakemart Giélée transformer Renart en don Juan. Les faits ne sont pas aussi simples. Certes en rendant Noble amoureux d'Harouge la léoparde, l'auteur fait faire au roi quelques pas de plus sur le chemin de la perdition. Mais peut-être voulait-il aller plus loin encore ; la lionne, la louve et la léoparde depuis le prophète Jérémie symbolisent la triple concupiscence dont parle l'apôtre Jean dans sa première épître. Qu'on pense à la *Divine Comédie*... postérieure à *Renart le Nouvel.*

Avec ces alliées, et aussi avec Gula, qu'évoquent les scènes où Renart et Tibert, pour voler l'oison ou le héron du convers barbu, redeviennent des animaux, Renart étendra son pouvoir de façon définitive sur le siècle et sur l'ensemble du monde. Ainsi se justifient, plus encore que par le souci de bâtir deux belles allégories antinomiques, l'épisode de la Nef des Vices et des Vertus et celui de la tempête qui amène le développement sur le peu de solidité des résolutions prises dans le danger. La navigation des deux nefs a en effet valeur narrative puisqu'elle entraîne Renart à trouver de nouveaux alliés en parcourant le vaste monde, du pôle Nord (ou au moins de la Norvège) à l'Orient.

Et Renart finira par remporter une nouvelle victoire, sans avoir beaucoup à combattre d'ailleurs, puisque Lionneau, fils de Noble, se soumet et pousse son père à faire une fois de plus avec Renart, une paix, à coup sûr diabolique puisque faite en présence de dame Guille, elle-même symbole du démon, montée sur la mule Fauvain [9].

Le tout nous conduit à la nouvelle fête où cette fois les refrains sont beaucoup plus nombreux que dans le premier livre. Mode littéraire dira-t-on. Certes ! Mais les moralistes n'avaient

pas assez d'invectives pour blâmer des divertissements où «Satan conduit le bal» puisque d'après Étienne de Bourbon c'est lui qui a inventé les danses, alliées de la luxure et de la gourmandise.

En bref, nous trouvons donc en parties symétriques un développement des deux éléments du fameux distique Mundus, Caro, Demonia diversa movent proelia : Mundus c'est le premier livre, Caro le deuxième livre dans la partie que nous venons de survoler.

Reste Demonia : les figurations n'en manquent pas depuis le début de l'ouvrage ! Mais la fin – qui n'est pas un développement adventice ou postérieur – va faire à Renart-Satan une place toute spéciale. Il a jusqu'ici étendu son pouvoir sur les simples fidèles, de toute condition sociale et n'a pas négligé le clergé séculier embarqué sur la nef des Vices pendant que la Nef des Vertus est enlevée au Ciel. Le temps de l'Antéchrist serait-il arrivé comme le dit un sermon d'Adam de saint Victor auquel Jakemart Giélée a pu directement ou indirectement emprunter l'allégorie ?

Pas encore ! Une fraction du clergé avait jusqu'ici échappé à Satan, ceux qui devaient être les meilleurs : les Mendiants ou ceux qui combattent en Orient, Templiers et Hospitaliers. Renart parvient aisément à les «atraire à sa cordele».

Dieu pourtant est infiniment bon : la ressource de la conversion n'est pas un vain mot. Mais il faudrait se confesser et mener une vie de pénitence. Renart, qui s'est moqué de la condamnation externe qu'est l'excommunication, ridiculise la grâce du repentir qui lui est offerte : sa confession à l'ermite – le seul être qui dans le roman fasse pénitence – n'est que moquerie. Il s'enfonce définitivement dans le Mal.

Son règne désormais va s'étendre sur le monde entier donc dans l'espace. Il va aussi s'étendre dans le temps puisqu'en sa faveur Fortune va bloquer sa roue. Tel est, au moins en partie, le sens du fameux épisode de la Roue de Fortune. Ici encore, je retrouve la juxtaposition d'une tradition artistique (Pensez aux dessins de *De sex alis Cherubim*) et d'un enseignement moral. Mais on est en droit de penser que ce troisième triomphe, qui est réellement celui de Renart-Satan, est le couronnement logique d'une action qui s'est poursuivie pendant 8 000 vers environ.

*

* *

Les intentions d'un écrivain peuvent apparaître tout autant dans la structure – le Moyen-Age disait conjointure – c'est-à-dire dans l'organisation réfléchie des thèmes (narratifs, moralisateurs, psychologiques etc.) que dans le choix même des développements. Lorsque le sens de ceux-ci risque de nous échapper – ce qui est le cas des «invectives aux clercs» du fait d'un usage presque millénaire déjà au XIIIème siècle –, il semble évident que l'étude de ces structures doit prendre une importance toute particulière.

Je crois donc pouvoir affirmer, en conclusion de cet exposé, que Jakemart Giélée n'a pas eu essentiellement, comme on le répète encore trop souvent, l'intention d'écrire une satire sociale et religieuse, mais une œuvre d'édification morale à forme allégorique et symbolique. Beaucoup plus que contre des hommes, ses contemporains, que d'ailleurs il ne nomme pas, il s'élève contre le Mal qui triomphe personnifié en un Renart-Satan à la fois animal, homme et symbole.

La conception est certes assez pessimiste. Elle risquerait même de confiner au désespoir. Mais la vision finale n'est pas apocalyptique et Renart n'est pas l'Antéchrist. Pour lutter contre Fortune qui installe Renart-Satan au sommet de sa Roue devenue Roue de Damnation, restent la prière et la grâce :

Montés est, Dix penst de l'abatre v. 7727
Jamais n'en est Renars mis jus
Se Dix nel fait par ses vertus v. 7733-34

L'Espérance n'est donc pas morte !

On trouvera bien ingénieuse peut-être cette reconstitution de l'œuvre par l'intérieur. Je crois pourtant qu'elle n'ajoute aucun élément adventice à la trame du récit, incidentes moralisatrices comprises. Elle a un mérite certain, c'est d'expliquer l'œuvre par l'œuvre, sans le moindre recours à un système préconçu, plus ou moins justifiable. Si on la juge artificielle, parce que trop bien réglée, n'est-ce pas le sort de tous les commentaires d'œuvres symboliques ? Jakemart Giélée n'a pas écrit un de ces chefs-d'œuvre qui marquent leur siècle, son récit ne se déroule pas sans à coup, ni maladresse. Pourtant, *Renart le Nouvel* est beaucoup mieux construit qu'on ne l'a souvent prétendu. Son auteur a très certainement voulu que le déroulement même des faits ait, comme on dit, une fonction, celle de «dire le bien», d'enseigner à lutter contre Satan et son cortège. L'on peut affirmer qu'il a réussi. Certes, il

n'est pas Dante. Mais à lui aussi ne pourrait-on pas appliquer le vers de Sainte-Beuve.

«Sans doute il osa trop, mais l'audace était belle» ?

H. Roussel
Université de Lille III

NOTES

1 Jacques RIBARD, *Un ménestrel du XIVème siècle Jean de Condé*, Droz, Genève, 1969.

2 John FLINN, *Le Roman de Renart dans la littérature française et dans les littératures étrangères au Moyen-Age*, Presses Universitaires de France, Paris, 1963.

3 John FLINN ; *ibid.*, p. X.

4 id. p. 252.

5 Henri ROUSSEL et Jean TROTIN, *Invective aux clercs et satire anticléricale dans la littérature du Moyen-Age*, Acta Universitatis Vratislaviencis n° 265, Wroclaw, 1975, pp. 1-36.

6 Vers 6597. Li rois a fait pais, c'est nos cors (nous-mêmes). Les références au texte correspondent à mon édition de *Renart le Nouvel*, S.A.T.F., Paris, 1961.

7 John FLINN, *Le Roman de Renart...*, p. 273.

8 Vers 2284-85.

9 C'est à cette paix que fait allusion le vers 6597 cité plus haut.